

# L'UNION FRANÇAISE

Redaction et Administration

Rue 25 de Mayo n° 59

Toutes les lettres et communications doivent être adressées à la Rédaction

Gérant: H. PLANTÉ

ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY  
JOURNAL DU SOIR

Prix de l'abonnement

Un an, 10.00  
Six mois, 5.00  
Trois mois, 2.50  
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

## LE COMMERCE ALLEMAND

Dans l'Amérique du Sud

(Suite)

C'est un air favori qui a souvent bercé notre jeunesse que l'Allemagne ne supporterait pas dix ans le galop où la France trop riche l'entraînerait sur la pente des budgets éblouissants, qu'elle était plus pauvre dans sa victoire que nous dans nos revers, qu'elle n'était pas capitaliste, et que le fameux trésor de Spandau fondrait comme neige aux premiers matins de la mobilisation.

Il a bien fallu reculer de cette illusion. L'Allemagne sans capital a fait face au nôtre. Aucun des sacrifices que notre formidable réorganisation militaire lui imposait n'a été pour elle un coup. Elle a su transformer son gouvernement. Chaque fois qu'un de ces suprêmes efforts qui se traduisaient par des emprunts colossaux semblait devoir nous mettre au-dessus d'elle, elle trouvait contre toute attente l'argent qui faisait autrefois la guerre et qui fait aujourd'hui la paix.

Or, d'où lui venait cet argent, puisqu'elle n'avait pas de bas de laine, comme nous, ni la Russie qui puisse aux nôtres? Eh bien! c'est ce que nous n'avons pas su voir pendant vingt ans, pendant que Berlin triomphait de volume et que Hambourg était en passe d'être appelé le premier port du monde. L'argent lui venait, non pas d'économies, comme le nôtre, ni de gaspillages, comme celui des vingt nations que nous avons commanditées, mais du travail, d'une activité incessante, d'un accroissement continu dans toutes les manifestations de sa force, y compris la procréation.

Un exemple fera mieux comprendre le parallèle que j'ai voulu mettre sous nos yeux, dans un langage un peu cruel peut-être pour votre amour propre, mais avec une intention dont pas un Français de bon sens ne contestera le patriotisme.

Il nous est arrivé certainement de connaître quelque un de ces gentilhommes campagnards qui possèdent à eux seuls la moitié d'une commune, bois, prairies, étangs, vergers, clos de vigne, et château à tourterelles. Ils vivent tranquillement de leurs fermages, la carabine sous le bras et un Chateaubriand dans la poche.

Tout semble aller au mieux pour leur dilettantisme et leur oisiveté. Mais avec le temps, les granges se détériorent, les terres s'épuisent d'être fumées que par des bœufs, un matériel agricole, rendu nécessaire par la cherté de la main d'œuvre, achève d'imposer un beau jour des dépenses auxquelles les revenus seuls ne peuvent pas suffire, et pour y faire face il faut recourir, toutriches qu'on est, à une vente partielle qui est le commencement du démembrement, ou à l'hypothèque qui est la pince-monseigneur des meilleurs colliers-forts.

À côté de ces fortunes, si solides en apparence, et si fragiles en réalité parce qu'elles ne conviennent aucun élément de vie, aucun germe de progrès, vous avez sans doute vu aussi s'élever un autre genre de fortune. Celui-ci commence tout d'abord par un domaine de peu d'étendue. Mais grâce à l'économie, je ne dirai pas aux économies du maître (aussi bien le gentilhomme campagnard vit plus chichement parfois que son menuisier), ce domaine, sans occuper une aire plus grande, se multiplie sur place et devient chaque année une source de produits nouveaux. La rivière qui le traverse fait tourner une meule, l'étang est petit, mais peuplé. Les étals abritent des animaux de race. Un vent de chance qui souffle sur le métier le change en industriel, en raffineur, en exportateur même et permet au bonhomme l'essor de mettre la dot de sa fille dans la corbeille du Marquis de Presles.

Comprenez-vous maintenant? Avez-vous les yeux dessillés? Vous qui avez cru, comme moi, comme M. Lavis, comme tous les Français que la guerre était l'inéluctable progrès et en attendant le salut parce que nous y sommes passés maîtres, voyez-vous ce que nous avons fait de ces trente années de paix pendant lesquelles nous avons vécu de nos rentes, alors que l'Allemagne vivait de ses bénéfices?

O Montaigne, pour qui donc as-tu dit, dans une langue si belle qu'on ne devrait plus l'oublier, cette parole funeste aux Français: «le scepticisme est un doux oreiller pour une tête bien faite». Malgré tant de leçons cruelles, nous n'avons crû qu'à nous-mêmes. Nous

n'avons crû ni à la jeune Amérique ni à la jeune Allemagne et voici qu'elles nous dépassent, elles qui cependant n'avaient jamais douté de nous!

A. T.

## LA CAVALE

DIT PAR M. LEDOUX

O Corse à cheval plat, que la France était belle

Au grand soleil de Messidor!

C'était une cavale indomptable et rebelle

Sans frein d'acier ni rênes d'or;

L'oeil jumeau sautait à la croupe rustique,

Fusant au vent du sang des rois,

Mais fier, et d'un pied fort héraut le sol antique

Libre pour la première fois,

Jamais aucune main n'avait pesé sur elle

Pour la fêter et l'outrager;

Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle

Et le harnais de l'étranger.

Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,

L'œil haut, la croupe en mouvement,

Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde

Du bruit de son hennissement.

Tu parais... et si vite tu vis son galure,

Ses reins si souples, si dispos,

Centaine d'années, tu pris sa chevelure,

Tu montas, botté sur son dos!

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,

La poudre, les tambours battant,

Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre

Et les combats pour passe-temps!

Alors, plus de repos, plus de nuit, plus de somme,

Toujours l'air, toujours le travail,

Toujours comme du sable écrasant des corps d'homme,

Toujours du sang jusqu'au poitrail!

Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide

Brayant les générations,

Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride

Sur le ventre des nations!

Eh! la cavale d'aller sans fin sa carrière,

Et la France avec son chemin,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

De la mer à la mer, de la mer à la mer,

principe coagulateur du lait. L'artichaut frais, sectionné au couteau le tache en noir. Sous le nom de «sain», les fleurs séchées de l'artichaut-carbon ou de l'artichaut commun servent à faire cailler le lait en certaines fromageries. Il n'est donc pas étonnant que le suc de cette plante, mélangé au lait ou au laitage, coagule les principes lactés dans l'estomac et puisse déterminer, selon les conditions du sujet, un magma toxique.

Le tannin, principe astringent et amer, serait donc l'élément agissant sur le lait absorbé. En Italie, pays des nourrices, on défend à celles-ci de manger des artichauts, selon le vieil adage: «Carciofo e latte, non vanno d'accordo».

L. A. L.

## CAUSERIE

Qui nous dira la puissance d'une idée, surtout la puissance d'une idée fausse, car les idées fausses sont beaucoup plus viriles et prolifiques que les idées justes? Je lisais par exemple, cette semaine, dans un journal pourtant fort sage en général, cette phrase extraordinaire:

«Malgré ses trois milliards et demi de crédits budgétaires, la France n'a, en réalité, qu'un budget médiocrement doté pour tout ce qui forme sa puissance économique et sociale. Voilà, toute nue, la vérité».

Eh non! Voilà, toute nue, l'erreur: à la bonne heure!

Ce n'est pas que la plupart des crédits budgétaires ne soient pas affectés (comme le fait remarquer le journal qui le parle) à des services particulièrement improductifs, pour employer le langage des économistes. Cela est juste. Mais ce qui est faux, c'est que «la puissance économique et sociale» d'un pays tiennent à son budget;—en d'autres termes, dépende de l'Etat.

Croire qu'un peuple ne peut vivre activement, grandir, prospérer, dans son agriculture, dans son industrie, dans son commerce, dans toutes les branches d'activité matérielle ou morale, que s'il est dirigé, inspiré, conduit, soutenu par l'Etat, nourri par le budget:—voilà l'erreur, la grande erreur, l'erreur fatale!

Non mille fois non; «tout ce qui forme la puissance économique et sociale» de la France n'est pas une dépendance du budget, ne provient pas du budget, n'est pas un produit de l'Etat. Au contraire l'Etat n'intervient que trop dans les actes humains qui engendrent «la puissance économique et sociale», et qui sont essentiellement des actes individuels, mettant en œuvre les facultés de l'individu librement développées et exercées.

Plus l'Etat se mêle des affaires qui doivent constituer le domaine de l'activité individuelle, plus mal vont ces affaires, plus elles se ralentissent, se compliquent, plus leurs produits utiles diminuent.

Voyez ce qui se passe dans les pays qui grandissent, qui prennent la tête des nations dans la marche vers le progrès, dans ces pays dont on cite sans cesse, tantôt avec admiration, tantôt avec crainte, «la puissance économique et sociale».

Regardez leurs budgets. Vous y chercherez en vain ces dépenses qui sont considérées chez nous comme une source de richesse et de progrès devant couler des coffres.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les Etats-Unis sont le pays le plus surprenant par la rapidité de sa marche en avant, par le développement de sa puissance dans toutes les directions.

Voilà une contrée immense, aussi étendue que l'Europe tout entière, dont la population a plus que triplé depuis un demi-siècle, et qui va bientôt compter 80 millions d'habitants. Ce formidable pays possède à lui seul plus de 300,000 kilomètres de chemins de fer, environ 80,000 de plus qu'en Europe entière.

Son commerce extérieur suit une progression des plus rapides. Il y a trente ans, son exportation dans le monde était d'environ 2 milliards 1/2 de francs; elle a dépassé 6 milliards en 1899.

Voilà, j'imagine, un pays dont «la puissance économique et sociale» marche à pas de géant, surtout comparativement à nous. Eh bien! encore une fois, lisez son budget.

Les services civils (qui correspondent à ceux qu'on voudrait voir se développer chez

nous, qu'on regarde comme la condition et l'origine de notre «puissance» économique et sociale) n'y étaient pas dotés de plus de 130 millions de francs en 1891.

En 1899, cette dotation s'élève à 165 millions de francs.

Or, dans notre budget, M. Caillaux, ministre des finances, évalue cette année les crédits de ce genre à 727 millions dans le projet de budget qu'il vient de terminer.

C'est encore 254 millions de plus que les Etats-Unis;—et le territoire de la France est près de «vingt fois plus petit» que celui des Etats-Unis, et la population française desservie par le budget est «deux fois moins nombreuse» que la population américaine.

La vitalité d'un peuple ne tient donc pas à son budget; elle tient aux qualités de ses habitants, à leurs efforts individuels, à leur intelligence, à leur esprit d'initiative, d'entreprise, de persévérance, de méthode. Tant vaut l'homme, le citoyen, individuellement considéré,—tant vaut la nation: elle n'est qu'un total de l'addition des individus.

Sans doute, l'Etat, le gouvernement comme on dit, a son rôle. Mais ce rôle n'est point de diriger le commerce, l'industrie, la science, les arts, les belles-lettres. Malheur à nous le jour où la doctrine de l'Etat-Providence viendrait à triompher! Ce serait non seulement la ruine matérielle, mais la décadence intellectuelle, inévitable et rapide.

Le suffrage universel n'a rien à voir en ces matières, qui sont par essence et doivent rester du domaine rigoureusement réservé de l'individu.

Tout cela ne doit pas sortir des «droits de l'homme» et ne saurait être absorbé dans les «droits de l'Etat». Autant l'Etat doit accomplir soigneusement ses fonctions naturelles et ne point les laisser envahir par l'individu, sous peine d'anarchie; autant il doit respecter les fonctions de l'individu, sous peine de déchéance nationale par atrophie.

On dit sans cesse: «Le maire à sa mairie, le curé à son église». Il faut ajouter surtout: «L'Etat à sa caserne, à ses tribunaux, à ses bureaux d'impôt, à ses ambassades; l'individu à ses outils, à ses usines, à ses comptoirs, à ses chantiers, à ses livres, à ses laboratoires».

Personne de raisonnable, même parmi les esprits les plus pieux, n'accepterait aujourd'hui une «religion d'Etat»; il ne faut pas pousser avec moins d'énergie une industrie d'Etat, une philosophie d'Etat, une littérature d'Etat, un art d'Etat. Toute richesse, tout progrès ne tarifieraient pas et y succomber. Ne l'oublions donc jamais: «Ce qui forme la puissance économique et sociale d'un peuple vient de la liberté. Voilà la vérité».

J. H.

## ÇA ET LÀ

### Une mission de mandarins annamites dans l'Exposition

Une mission de hauts mandarins annamites de l'administration indigène du Tonkin a été envoyée en France par M. Doumer pour visiter l'Exposition, pour étudier les sciences et les arts et examiner les procédés et les produits industriels et agricoles de la métropole.

Ces fonctionnaires, au nombre de trois sont arrivés à Paris la semaine dernière, avec plusieurs secrétaires et une suite de sept personnes. Le chef de la mission est le mandarin Va Quang-Nha, chevalier de la Légion d'honneur. Tran-Pinh-Luong est le mandarin de la province Bac-Quang, et Hoang-Trung-Phu est docteur ès-lettres. Le premier secrétaire nommé Tu-Dam est également docteur ès-lettres, et Xu-Tien-Lien, qui remplit les fonctions d'interprète est le secrétaire général de la Société d'enseignement mutuel à Hanoï.

Tous ces Annamites sont d'une vive intelligence et il n'est pas douteux qu'ils tireront un inestimable profit de leur séjour en France et de leurs visites à l'Exposition.

### Sur le trottoir roulant

La plate forme mobile ou trottoir roulant est un des clous incontestés de l'Exposition. Ce n'est pas seulement un moyen de transports, c'est aussi une attraction en soi. Tout le monde y monte et s'en sert. On assure que pour avoir le chiffre quotidien des clients de la plate-forme, il suffit de diviser par deux le chiffre des entrées à l'Exposition. Il fallait un pareil succès à une entreprise qui a eu d'é-

—Il est absent; mais il ne tardera pas à rentrer. Du reste, monsieur le commissaire, il ne sait de ce qui s'est passé que ce que le concierge et moi lui avons raconté.

—En ce cas, c'est bien. Maintenant, monsieur, vous plaît-il de me dire qui vous êtes?

—Oui, monsieur le commissaire. Je me nomme Antoine Gabiron, et mon camarade, Célestin Noirot, ancien inspecteur de police retraité.

—Je reconnais parfaitement M. Noirot, dit l'un des agents de la sûreté.

—Et moi aussi, ajouta l'autre.

—Nous avons plus d'une fois travaillé ensemble, dit l'ancien inspecteur de police.

normes frais d'installation et dont les dépenses quotidiennes d'énergie électrique sont énormes.

Déjà nous avons décrit le fonctionnement du trottoir roulant. La surprise de tous ceux qui y mettent le pied pour la première fois, c'est de constater combien il est facile d'y monter ou d'en descendre. Pour tomber, il faudrait le faire exprès. Les plus timides s'enhardissent vite et bientôt passent sans appui d'une plate forme à l'autre, descendant à rebours, cherchant des difficultés où il n'y en a pas.

On raconte qu'un des premiers jours, une vieille dame attendait pendant plus d'une heure que «cela s'arrêtât». Vieilles dames et vieux messieurs n'ont plus de ses appréhensions et semblent éprouver autant de plaisir que les jeunes à ce déplacement continu, régulier, sans secousses, qui vous emporte doucement, vous cueille au passage, vous dépose, vous reprend, et vous fait rêver d'une ville de l'avenir, où les trottoirs, les rues, les avenues, les boulevards rouleraient ainsi et vous ramèneraient à votre domicile à la sortie de l'Exposition, sans que vous ayez dû héler vingt cochers avant d'en trouver un qui consente à vous conduire pour cent sous.

### La statue de Rochembeau

On a inauguré à Vendôme, le 10 juin, la statue élevée au maréchal-comte de Rochembeau, né en 1725 dans cette ville, dont il fut nommé gouverneur en 1749. Il compta déjà de glorieuses campagnes et s'était signalé à Namur, à Maasticht, à Clottercamp, lorsque, étant lieutenant général, il fut envoyé en Amérique, à la tête de six mille hommes et, avec Lafayette, prit son concours à Washington pour imposer à l'armée anglaise la capitulation de York Town, épisode final décisif de la guerre de l'indépendance.

La statue découverte dimanche dernier, aux ateliers de la «Marsillaise» et de l'effigie américaine, a été exécutée par M. Hama.

### Le prix d'un homme artificiel

Quel serait le prix d'un homme artificiel? Telle est la très originale question que s'est posée tout dernièrement un médecin allemand attaché à l'un des principaux hôpitaux militaires de Munich.

Il fut dire que ce disciple d'Esculape possédait dans son service un pauvre diable d'artilleur qui n'a plus ni bras ni jambes et dont la moitié de la figure a été emportée par un éclat d'obus pendant la guerre de 1870. Grâce à un masque métallique très habilement ajusté sur son visage, on a pu lui conserver la vue et rendre à ses traits une vague apparence humaine.

Ce recordman des invalides ayant été mué, il y a quelques mois, d'une nouvelle paire de membres très perfectionnés, le médecin dont nous parlons a eu l'idée de calculer combien coûterait un homme artificiel, c'est-à-dire à qui de tous les appareils inventés par la science moderne pour le soulagement des infirmités humaines.

Et voici le décompte qu'il a établi, d'après les prix du fournisseur d'appareils orthopédiques de l'hôpital auquel il est attaché.

Une paire de bras coûte 170 francs, et, avec les mains articulées, 730 francs. Une paire de jambes également articulées coûte environ 200 francs. Un faux-nez en métal vaut de 4 à 500 francs. Pour 650 francs, on peut se procurer une paire d'oreilles parfaitement imitées, munies de tympan artificiels et de résonateurs. Un râtelier complet avec palais en platine se paie de 200 à 450 francs. Enfin, pour une bonne paire d'yeux, bien nature, il faut mettre au moins 110 francs.

La dépense totale serait donc d'environ 3,000 francs pour «acommoder», suivant toutes les règles de l'art moderne, un homme qui aurait perdu, comme l'artilleur de Munich, l'usage de ses membres et une partie notable de sa tête.

Ah! si l'invalidité à la tête de bois revenait en Allemagne, il serait joliment étonné!

### L'extraction du Charbon

Une intéressante statistique, publiée par l'«Engineering», nous donne le rendement du travail des mineurs dans différents points du globe où l'on extrait le charbon.

L'ouvrier américain produit en moyenne 150 tonnes par an; l'anglais, 297 tonnes; le collier de Natal, 156; l'indou, 64 tonnes; l'indigène du Cap, 56 tonnes.

Les prix du charbon à la mine sont extrêmement variables suivant les origines. Le point la conséquence des démarches auxquelles vous vous livrez?







